

<p align="center">Objet d'étude : la littérature d'idées du XVIe au XVIIIe siècle</p> <p align="center">Oeuvre intégrale : Etienne de la Boétie, <i>Discours de la servitude volontaire</i>, éditions « Les ateliers d'Actes Sud</p> <p align="center">Parcours associé : « défendre » et « entretenir » la liberté</p>	
Textes de l'oeuvre intégrale	<p>Étienne de la Boétie, <i>Discours de la servitude volontaire</i> (c. 1548) de « Pauvres gens et misérable ... » à « ... et vous serez libres » (texte en français modernisé)</p> <p>Étienne de la Boétie, <i>Discours de la servitude volontaire</i> (c. 1548) de « Mais en vérité, il est bien vain de débattre si la liberté ... » à « ... <i>se plaignent.</i> » (texte en français modernisé)</p>
Texte du parcours associé	Jean de La Fontaine, « Le Loup et le Chien », <i>Fables</i> , Livre I, 1668
Lectures cursives proposées pour la seconde partie de l'entretien	<p>George Orwell, <i>1984</i>, Folio</p> <p>Ray Bradbury, <i>Fahrenheit 451</i>, folio SF</p> <p>James Baldwin, <i>La Prochaine fois, le feu</i>, Folio</p> <p>Aldous Huxley, <i>Le Meilleur des mondes</i>, Pocket</p> <p>Ira Levin, <i>Un Bonheur insoutenable</i>, J'ai lu</p> <p>Margaret Atwood, <i>La Servante écarlate</i>, Pavillons poche</p> <p>Lois Lowry, <i>Le Passeur</i>, Ecole des loisirs poche</p> <p>Stéphane Hessel, <i>Indignez-vous !</i>, Indigènes Eds</p> <p>Jean-Claude Mourlevat, <i>Le Combat d'hiver</i>, Gallimard jeunesse</p> <p>Mohamed Aïssaoui, <i>L'Affaire de l'esclave Furcy</i>, Folio</p> <p>Salomé Saqué, <i>Résister</i>, Payot</p> <p>Léonore Confino, <i>Le Village des sourds</i>, Les Ateliers d'Actes Sud</p>

Étienne de la Boétie, *Discours de la servitude volontaire* (c. 1548)

Pauvres gens et misérables peuples insensés, nations opiniâtres en votre mal et aveugles en votre bien, vous vous laissez enlever, sous vos propres yeux, le plus beau et le plus clair de votre revenu, piller vos champs, dévaster vos maisons et les dépouiller des vieux meubles de vos ancêtres ! vous vivez de telle sorte que vous ne pouvez pas vous vanter que rien ne soit à vous ; et il semblerait que désormais vous seriez contents d'être simples locataires de vos biens, de vos familles, de vos vies. Et tout ce dégât, ces malheurs, cette ruine enfin, vous viennent, non pas des ennemis, mais bien certes de l'ennemi, et de celui-là même que vous faites si grand qu'il est, pour lequel vous allez si courageusement à la guerre, pour la grandeur duquel vous ne refusez point de vous présenter à la mort. Celui qui a si grande maîtrise sur vous n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps et n'a rien de plus que le dernier des habitants du nombre infini de nos villes, sinon l'avantage que vous lui faites pour vous détruire. D'où a-t-il pris tant d'yeux dont il vous épie, si vous ne les lui donnez ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos cités, d'où les a-t-il, si ce ne sont pas les vôtres ? Comment a-t-il un quelconque pouvoir sur vous, sinon par vous ? Comment oserait-il vous attaquer, s'il ne s'entendait pas avec vous ? Que pourrait-il vous faire, si vous n'étiez receleurs du voleur qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traîtres à vous-mêmes ? Vous semez vos champs pour qu'il les dévaste ; vous meublez et remplissez vos maisons afin de fournir à ses pilleries ; vous nourrissez vos filles afin qu'il ait de quoi assouvir sa luxure, vous nourrissez vos enfants afin qu'au meilleur des cas il les mène en ses guerres, qu'il les conduise à la boucherie, qu'il en fasse les serviteurs de ses convoitises et les exécuteurs de ses vengeances. Vous vous épuisez à la tâche, afin qu'il puisse se mignarder en ses délices et se vautrer dans ses sales plaisirs. Vous vous affaiblissez, afin de le rendre plus fort et ferme pour vous tenir la bride plus serrée : et de tant d'indignités que même les bêtes ne supporteraient ni n'endureraient, vous pouvez vous délivrer si vous essayez, non pas de vous en délivrer, mais seulement de vouloir le faire. Soyez donc résolu à ne plus servir et vous serez libres ; je ne veux pas que vous le poussiez, ni que vous l'ébranliez, mais seulement : ne le soutenez plus, et vous le verrez, comme un grand colosse à qui l'on a dérobé la base, de son poids même s'effondrer au sol et se rompre.

Étienne de la Boétie, *Discours de la servitude volontaire* (c. 1548)

Mais en vérité, il est bien vain de débattre si la liberté est naturelle, puisqu'on ne peut tenir personne en servitude sans lui faire de tort, et qu'il n'y a rien au monde de si contraire à la nature, qui est en tout point raisonnable, que l'injustice. Il en résulte donc que la liberté est naturelle, et par là même, à mon avis, que nous ne sommes pas seulement nés en possession de notre indépendance, mais aussi avec la volonté de la défendre. Or, si jamais nous émettons quelque doute sur cela et si nous sommes tant abâtardis que nous ne puissions reconnaître ni nos biens ni nos penchants naturels, il faudra que je vous rende l'honneur qui vous revient et que je fasse monter, si je puis dire, les bêtes brutes en chaire, pour vous enseigner votre nature et condition. Les bêtes, – qu'ici Dieu me vienne en aide – si les hommes ne font pas trop les sourds, leur crient : « vive la liberté ! » Il y en a plusieurs, parmi elles, qui meurent aussitôt qu'elles sont prises : comme le poisson quitte la vie aussitôt que l'eau, pareillement ces bêtes-là quittent la lumière, et ne veulent point survivre à leur liberté naturelle. Si les animaux avaient entre eux une hiérarchie, ils feraient de ces bêtes-là leur noblesse. Les autres, des plus grandes jusqu'aux plus petites, font, lorsqu'on les prend, si grande résistance d'ongles, de cornes, de bec et de pieds, qu'elles déclarent assez combien elles estiment cher ce qu'elles perdent. Puis, étant prises, elles nous donnent tant de signes évidents de la conscience qu'elles ont de leur malheur, qu'il est beau de les voir, dès lors, languir plutôt que vivre et prolonger leur vie plus pour regretter leur félicité perdue que pour se plaire en servitude. Que veut dire l'éléphant qui, s'étant défendu jusqu'à n'en plus pouvoir, ne voyant plus d'issue, étant sur le point d'être pris, enfonce ses mâchoires et casse ses dents contre les arbres, sinon que le grand désir qu'il a de demeurer libre ainsi qu'il est lui donne de l'esprit et l'incite à marchander avec les chasseurs et à voir si, pour le prix de ses dents, il en sera quitte et si on le laissera donner son ivoire, payant cette rançon pour sa liberté ? Nous nourrissons le cheval dès sa naissance pour l'appivoiser à servir. Et pourtant nous ne savons pas assez le flatter pour éviter que, au moment du domptage, il ne morde le frein, ne rue contre l'éperon, comme pour montrer, semble-t-il, à la nature et témoigner au moins par-là que, s'il sert, ce n'est pas de son gré, mais par contrainte. Que faut-il donc dire de plus ?

*Même les bœufs sous le poids du joug geignent,
Et les oiseaux dans la cage se plaignent.*

Le Loup et le Chien

Un Loup n'avait que les os et la peau,
Tant les Chiens faisaient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers ;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le Mâtin était de taille
A se défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
« Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi ? Rien d'assuré ; point de franche lippée ;
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin. »
Le Loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?
– Presque rien, dit le Chien ; donner la chasse aux gens
Portant bâtons et mendiants ;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons :
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse. »
Le Loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le cou du Chien, pelé.
« Qu'est-ce là ? lui dit-il. – Rien. – Quoi ? rien ? – Peu de chose.
– Mais encor ? – Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
– Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? – Pas toujours ; mais qu'importe ?
– Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.